

Petite expérience sur

le *virusus* *litterarius*

■ Milieu de développement de la bactérie Ou note d'information sur les dates de péremption au rayon « livres »

Durée de vie moyenne d'un livre en librairie : 3 mois. (source : Datalib)

Si les librairies font plus de 50% de leur chiffre d'affaire sur des livres de fond (parus depuis au moins un an), la production éditoriale française, pléthorique, oblige le libraire à limiter les coups de coeur qu'il soutient indépendamment des « modes » ou de l'actualité.

Retenir le meilleur en librairie ? C'est souvent ainsi qu'ils tentent de travailler, et une poignée de libraires gardent les livres In8... mais tous ne le veulent ou ne le peuvent pas.

Nous avons édité des textes suffisamment forts et aboutis pour croire qu'ils ne se périment pas ; c'est notre conviction d'éditeur. Ils n'ont pas pour vocation de rester dans les cartons et les entrepôts. Et les chances sont maigres, pour que vous tombiez par hasard sur un « volume » de La Porte à côté édité il y a plus de 6 mois et gardé précieusement par le libraire, sachant que « volume » en question mesure 11 x 17 cm ! De nombreux libraires nous avouent, avec chagrin, que les livres achetés sont d'abord ceux qui sont visibles.

■ Pistes thérapeutiques à l'étude

Nous avons imaginé mille solutions : des livres au format 1 mètre x 1 mètre (mais les lecteurs parisiens eussent été désavantagés, pas très facile à trimballer dans le métro), des livres imprimés sur papier-toilette (quelle galère de le ré-enrouler !... et puis, un accident est vite arrivé), des avions à réaction qui tracteraient, dans le ciel, les textes au kilomètre (mais on a craint un procès de la LCT, association de Lutte Contre les Torticolis). Plus humblement, voilà ce que nous proposons : montrer le texte sur internet, de sorte qu'il puisse vous convaincre par lui-même – il a suffisamment d'atouts – et ressortir au grand jour.

La création artistique – dont la création littéraire – devrait rester en dehors de mécanismes économiques fondés sur l'immédiateté et le substituable. Une oeuvre littéraire n'est pas un kleenex, ni jetable, ni égale à une autre. Nous ne faisons pas la promotion de la gratuité du livre : nous essayons, comme nous pouvons, de faire en sorte qu'il ne meure pas faute d'yeux pour le lire et de mains pour l'ouvrir.

■ Posologie et mode d'administration

En accord avec l'auteur, nous offrons donc aux curieux de tout poil le texte de Fantah Touré, *Enfance*. Le livre est toujours disponible à la vente, mais un peu trop vieux (deux ans !) pour que vous ayez la chance de le découvrir par hasard.

C'est un beau texte, accessible et travaillé, sur un enfant et sur l'Afrique, que nous vous proposons de lire en ligne. Dix minutes et un peu d'ouverture suffisent. Et – sait-on jamais – peut-être aurez-vous envie de transmettre ce que vous aura apporté cette nouvelle ?

Faites circuler l'information comme bon vous semble, transmettez, refilez, transférez ! La littérature est un virus positif. Vos proches pourraient – qui sait ? – être reconnaissants. C'est quand même plus intéressant que de partager un rhume...

Bonne lecture ?



Fantah Touré

Née à Paris, son enfance se passe en Sud-Ouest, région parisienne et Côte d'Ivoire. Après des études supérieures à Toulouse puis à Paris, elle enseigne comme assistante à l'université d'Abidjan puis dans des lycées en France. Agrégée de littérature française, elle vit aujourd'hui à Dakar, où elle enseigne. Elle n'a jamais cessé d'écrire nouvelles et romans. Son *Enfance* trouve le ton, la voix d'une Afrique qui ne désespère pas, qui vit.

■ Bibliographie

- **Entre deux vins**, Atelier In8 /2007, aussi inclus dans le coffret HISTOIRES AUTOUR DU VIN.
- **Enfance**, Atelier In8 /2006.
- **L'imaginaire dans l'oeuvre de Simone Schwarz-Bart**, Paris, Éditions l'harmattan /1987.
- **Tous fils de Césaire**, article dans la revue Autrement.

enfance

Une région sévère : la terre est plate, grise, semée de baobabs tous frères, aux formes déchiquetées. Quelques épineux trouent le sable, des arbres ou des buissons pas très hauts qui portent des fruits tout en noyau, à la maigre chair acide. Le long de la route, des panneaux fantômes, tout rouillés, signalent parfois des villages dont on ne voit trace nulle part. De temps en temps, on rencontre une charrette sur laquelle sont installés des hommes et des femmes dont le boubou enfle au vent. On traverse parfois des villages où se mêlent des cases ocres et des constructions au toit de tôle étincelant au soleil. Au milieu de la journée, on y étouffe de chaleur.

Les hommes sont maigres, grands, la chair rigoureusement répartie autour des os, dont le bas du pantalon bouffant ou du boubou dévoile la sécheresse charbonneuse. C'est le pays de l'arachide, même s'il y a de moins en moins d'arachide. Les petits garçons travaillent dans les champs de leurs parents ou sont confiés très tôt à un marabout, maître spirituel et temporel qui leur enseigne le Coran et les envoie mendier leur pitance. Même dans les campagnes, le pot de concentré de tomate vide tend à remplacer la calebasse ; tous les enfants se ressemblent : la peau craquelée et grise, frissonnant dans l'air du petit matin, le geste implorant et l'oeil espiègle.

Rentré de Guinée avec ses parents, Cheikh fut confié à cette dure école ; il ne connaissait de la vie que les douceurs : friandises du restaurant maternel, menues obligations récompensées : un beignet, une piécette, un sourire et toujours la présence grondeuse et affectueuse de la mère et celle d'un frère un peu plus grand que lui mais déjà protecteur. Le père passait de loin en loin dans cette vie confortable, gonflé de vêtements et d'importance, trop occupé pour octroyer à sa progéniture plus qu'un regard ou une tape sur la joue.

Cheikh était un très bel enfant – les gens le disaient à voix basse, pour conjurer le mauvais sort –, élancé comme un jeune rônier, les muscles jouant avec aisance sous sa peau, les pommettes hautes

enfance

sur les rondes joues de l'enfance, l'oeil toujours aux aguets, frayant avec tous, parlant couramment le wolof, le soussou, le bambara, et sachant même quelques mots de français déformé glanés dans les conversations du marché.

Son seul souci, c'était la tristesse qu'il surprenait parfois dans les yeux de sa mère. Il savait que son père avait d'autres foyers, d'autres enfants, il voyait aussi qu'il disparaissait de longs jours et que seule la gargote de sa mère, fragile enclos de bols et de Calebasses autour du fourneau malgache, grande natte sur laquelle on installait plusieurs fois par jour les assiettes individuelles ou le plat commun, assurait le riz quotidien. Il n'allait pas à l'école, il vagabondait tout le jour dans une ville ouverte sur la mer. Mais une amarre ombilicale invisible le ramenait toujours au marché, à sa mère accroupie près du feu, un autre enfant sur le dos. Toute la portion de la ville autour du marché était son territoire. Il ne connaissait pas la faim: à n'importe quelle heure, sa mère lui tendait une poignée d'arachides, des morceaux de bananes frites ou le fond bien croustillant de la marmite de riz étalé sur une assiette, grains craquants et parfumés sous la dent.

À six ans, il voyait bien les limites de son enfance en regardant son grand frère partir tous les matins pour l'école coranique; il voyait les enfants accroupis sur les trottoirs ânonnant autour des planches marquées de caractères arabes, qui l'interpellaient lorsque le maître tournait le dos.

Et un jour, il entendit les mots divorce, retour, Sénégal ...

Lire la suite